

CHARLES DIEHL ET LA ROUMANIE – QUELQUES DOCUMENTS D'ARCHIVE INÉDITS

FLORIN ȚURCANU
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

Charles Diehl's archives are preserved by the Institut National d'Histoire de l'Art in Paris. Several previously unknown documents concerning Diehl's relation with Romania are published and analysed in this paper including a short diary of his first trip – completely ignored until now – to this country.

Keywords: Diehl, Romania, byzantine studies, intellectual history.

La bibliothèque de l'Institut National d'Histoire de l'Art de Paris abrite de nombreux fonds d'archives privées ayant appartenu à d'importantes personnalités de la vie intellectuelle et artistique dont celle du byzantiniste et historien de l'art Charles Diehl (1859–1944), fondateur des études byzantines au sein de l'université française et maître reconnu, pendant la première moitié du XX^e siècle, de plusieurs spécialistes français et étrangers de l'histoire byzantine.

Les relations de Charles Diehl avec la Roumanie, sa contribution à la cristallisation et au progrès des études byzantines dans ce pays à travers ses relations avec des représentants importants de la discipline tel Nicolae Iorga, Orest Tafrali ou Gheorghe Brătianu méritent une reconstitution qui a déjà trop tardé.

Une recherche dans l'archive de Charles Diehl, préservée et soigneusement classée à la Bibliothèque de l'INHA, nous a permis de retrouver quelques documents qui nous aident à éclairer un peu plus les relations du savant français avec la Roumanie en nous permettant aussi d'enrichir la chronologie de ces relations dont on ne soupçonnait pas qu'elles remontent aux années 1880 et non pas à la veille de la Première guerre mondiale lorsque, déjà célèbre et internationalement connu, il visita Bucarest et fut reçu par le prince héritier Ferdinand et son épouse, la future reine Marie de Roumanie.

On se contentera ici de présenter trois documents qui datent de trois époques différentes et dont l'importance est inégale. Les deux derniers, qui méritent le plus qu'on s'y attarde, sont reproduits à la fin de cet article.

Un document qui présente un intérêt moindre par rapport aux autres est le texte dactylographié d'une traduction française d'un important article publié en 1922 par l'archéologue roumain Vasile Pârvan dans la revue *Transilvania* de Sibiu et qui porte le titre « Problèmes d'archéologie en Roumanie »¹. Dans son ouvrage

¹ Bibliothèque de l'INHA, Fond Charles Diehl, Archives 060, 05, 05 – documents dactylographiés (1924) ; Vasile Pârvan, „Probleme de arheologie în România” in *Transilvania*, LII (1922), nr. 1–2, p. 4–14.

indispensable qui rassemble la bibliographie de Pârvan², l'historien Alexandru Zub décrit l'article du fondateur de l'archéologie moderne en Roumanie comme « un vaste plan de travail qui concerne l'ensemble du territoire roumain tout en prenant en compte les questions spécifiques que soulève chaque région. Du paléolithique à la formation des États féodaux dans l'espace carpatodanubien, tout est prévu : organisation, investigation, synthèse, dissémination des résultats – le tout dans le but de dresser une carte archéologique complète de la Roumanie. Il (Pârvan) insistait une fois de plus pour la création d'un institut d'archéologie et d'un réseau complexe de musées. Il esquisse la problématique qu'impliquent les futures fouilles archéologiques dans les différentes régions du pays... »³.

Le texte du tapuscrit de la traduction française de l'article de Pârvan a 21 pages et il a été corrigé dans quelques endroits probablement par la main d'un collègue français de l'archéologue, qui était en même temps en relation avec Charles Diehl. L'écriture des corrections faites dans le texte dactylographié n'est pas celle du byzantiniste français. Il n'est pas impossible qu'elle soit de la main de Jérôme Carcopino qui a visité la Roumanie en 1924 en compagnie de Pârvan⁴ et a pu réviser et transmettre cette version française à Charles Diehl. Une note écrite, à la fin du tapuscrit, de la même main que celle qui a inséré les quelques corrections mentionne que « cet article devait paraître dans une revue anglaise. M. Pârvan, professeur à l'Univ. de Bucarest et membre de l'Académie Roumaine est directeur du Musée National d'Antiquités ». Une traduction anglaise de l'article de Vasile Pârvan ne semble jamais avoir été publiée – la bibliographie rédigée par Alexandru Zub n'enregistre pas un tel texte. Nous nous trouvons peut-être devant une tentative – sans suite elle aussi – de publication en France d'une traduction de l'important article de Pârvan et Charles Diehl a pu être considéré comme un intermédiaire pour cette entreprise.

Un document d'une importance indiscutable est la lettre écrite par le byzantiniste roumain Orest Tafrali, élève de Charles Diehl, à son maître français le 30 septembre 1910⁵. Orest Tafrali (1876–1937) est surtout connu pour ses recherches sur l'histoire, l'archéologie et la topographie de la Thessalonique byzantine. Secrétaire du Musée national des Antiquités de 1902 à 1905, il a rédigé sa thèse sur *Thessalonique au quatorzième siècle* sous la direction de Charles Diehl⁶ en obtenant en 1912 le doctorat ès lettres de la Sorbonne. Il publiera en 1919

² Al. Zub, *Vasile Pârvan 1882–1927 – biobibliografie*, Editura științifică și enciclopedică, Bucarest, 1975, p. 18.

³ Ibid.

⁴ Vasile Pârvan, *Scrieri*, text stabilit, studiu introductiv și note de Alexandru Zub, Editura științifică și enciclopedică, Bucarest, 1981, p. 344. Voir aussi Al. Zub, *Pe urmele lui Vasile Pârvan*, Editura Sport-Turism, Bucarest, 1983, p. 153.

⁵ Bibliothèque de l'INHA, Fond Charles Diehl, Archives 060, 03, 11 – Salonique correspondance.

⁶ Orest Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle* avec une préface de Charles Diehl, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1913. Cette thèse fut accompagnée d'une thèse complémentaire (Orest Tafrali, *Topographie de Thessalonique. Thèse complémentaire pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris*, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1912).

un autre livre sur la grande ville du nord de la Grèce, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*⁷ et continuera ses recherches sur les antiquités grecques et sur l'art roumain médiéval tout en enseignant, jusqu'à sa mort, à l'Université de Iași.

La lettre de Tafrali, rédigée avec quelques fautes de français, est un condensé d'informations variées qui vont des difficultés pour se procurer une autorisation auprès d'une administration ottomane particulièrement lente et insensible – « il a fallu pas moins de quatre interventions de la part du consul de Roumanie auprès du gouverneur » – jusqu'au programme de travail, aux méthodes et aux objectifs de l'enquête de terrain du byzantiniste roumain. Un an avant le séjour évoqué dans sa lettre à Charles Diehl, Tafrali avait déjà publié à Paris son étude intitulée *Sur les réparations faites au VII^e siècle à l'église de Saint Démétrius de Salonique*⁸ et il revient maintenant à ce même monument qu'il examine deux fois au début de son séjour de 1910 en suivant les conseils de son maître français relativement aux détails des mosaïques. Il s'agit d'approfondir une recherche entreprise pendant son précédent séjour à Thessalonique mais ce qui passionne Tafrali en ces premiers jours où il attend l'autorisation du gouverneur turc est la question de l'aspect et de la datation des fortifications de la ville : « Sans souci des dangers auxquels je m'exposais je me suis livré à l'étude des murailles. J'en ai pris plus de quarante vues et étudié morceau par morceau les diverses parties. Ainsi ai-je pu déterminer le mur du IV^e–V^e siècle, les restaurations postérieures et les constructions du XIV^e sous les Paléologues. En outre, j'ai découvert les traces de l'ancienne enceinte : de grandes pierres en marbre et en tuf ». La lettre est un témoignage sur la recherche passionnée des différentes marques de briques de l'époque romano-byzantine à Thessalonique que Tafrali utilise pour dater les différents monuments de la ville et dont il donnera un des plus importants inventaires⁹.

L'intérêt de Tafrali pour les fortifications de Thessalonique allait s'accroître au point où il va entreprendre, une année plus tard, un nouveau voyage financé par le mécène Jacques Doucet auquel il avait été recommandé par Charles Diehl lui-même et par Gabriel Millet¹⁰. Selon le témoignage de Tafrali la perspective d'une démolition imminente des vieux remparts de la ville par les autorités ottomanes a hâté son voyage de 1911. Son intérêt pour les fortifications de Thessalonique représente bien le point de départ du sujet de sa thèse complémentaire pour le doctorat qu'il dédiera d'ailleurs à Jacques Doucet¹¹. De ce point de vue, la lettre du 30 septembre 1910 est une preuve importante du cheminement intellectuel de Tafrali sur le terrain des questions soulevées par la topographie de l'ancienne Thessalonique.

La lettre du 30 septembre 1910 éclaire aussi les relations intellectuelles et personnelles qu'entretiennent Tafrali et Charles Diehl. D'une part, la lettre fait

⁷ Orest Tafrali, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*, Ernest Leroux, Paris, 1919.

⁸ Orest Tafrali, *Sur les réparations faites au VII^e siècle à l'église de Saint Démétrius de Salonique*, Ernest Leroux, Paris, 1909.

⁹ Michael Vickers – « Fifth-Century Brickstamps from Thessaloniki » in *The Annual of the British School at Athens*, Vol. 68 (1973), p. 285.

¹⁰ « Avant-propos » à Orest Tafrali – *Topographie de Thessalonique*, op. cit., p. A–C.

¹¹ Orest Tafrali, *Topographie de Thessalonique*, op. cit.

allusion à des discussions que les deux hommes avaient eues à Paris, parfois photographies à l'appui, sur des sujets précis concernant les mosaïques de l'église Saint Démétrius ou les marques des briques de la mosquée Eski-Djouma (l'église Panagia Acheiropoietos) deux des édifices sur lesquels Charles Diehl s'était arrêté dans son *Manuel d'art byzantin* qui venait de paraître¹². Diehl avait demandé à son élève de lui procurer des renseignements supplémentaires notamment sur la mosaïque qui représente un enfant voué par sa mère au saint patron de la ville. Certains détails de cette mosaïque, recensés soigneusement par Tafrali, occupent une bonne partie du texte de la lettre. Nous apprenons, d'autre part, que ce nouveau séjour du chercheur roumain à Thessalonique avait été possible « grâce à votre intervention et bienveillance » comme il l'écrit à son professeur en faisant probablement allusion à une autre aide financière obtenue par l'intermédiaire de Diehl.

Le ton de la lettre de Tafrali est à la fois respectueux et chaleureux. Le disciple qui aide son maître à compléter les observations que ce dernier avait fait lui-même sur tel monument de Thessalonique se mue en jeune collaborateur. « Je prends beaucoup de photographies et de notes que je tiens à votre disposition », souligne-t-il.

L'atmosphère et les menues contraintes qui entourent dans une ville orientale son travail quotidien sont aussi évoquées par Tafrali et nous devons reconnaître dans ces lignes la manifestation de rapports assez étroits entre lui et son maître français. Des rapports qui dépassent les limites habituelles d'une relation professeur-étudiant. On y remarque la confiance qu'un chercheur de terrain manifeste à l'égard d'un autre, plus âgé, plus expérimenté et susceptible de comprendre les particularités de l'enquête historico-archéologique dans un milieu comme cette ville encore ottomane qu'est Thessalonique : « C'est une rude besogne que celle que je fais, car désirant terminer en un mois, puisqu'il le faut, je dois travailler presque sans interruption, depuis six heures du matin à minuit passé. Pourtant je suis bien content. J'espère que mon second travail sera plus complet ainsi. Une seule chose je regrette : ce (sic !) que les moyens ne me permettent pas de rester un peu plus à Salonique. Les pourboires des hogéa et des garçons qui me rendent des petits services auront vites fait à épuiser ma petite bourse déjà bien maigre à mon arrivée à Salonique. Je vois qu'il faut faire des économies sur tout et partout et, d'autre part, la nécessité exige des dépenses sans fin. Mais somme toute, je suis bien, bien heureux d'avoir fait ce voyage grâce à votre intervention et bienveillance ». Et Tafrali qui signe « votre reconnaissant et dévoué élève » finit sa lettre par une demande émue : « Ecrivez-moi, je vous prie, un mot, cela me fera grand plaisir dans la solitude où je me trouve ».

Dans les carnets que Charles Diehl a remplis d'observations minutieuses, de plans esquissés et de dessins concernant les différents monuments qu'il a examinés dans ses circuits d'études se trouvent parfois des notes de voyage condensées destinées vraisemblablement à servir d'aide-mémoire et d'aliment pour les récits que le savant français envisageait de rédiger, tel les *Promenades d'histoire et d'art*

¹² Charles Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Librairie Alphonse Picard et fils, Paris, 1910, p. 120–123.

qu'il publia en 1901¹³. Un de ces carnets contient sur six pages les notes synthétiques d'un très court voyage fait par Diehl en Roumanie du 18 au 20 septembre 1884¹⁴. Un voyage inconnu jusqu'ici puisqu'il n'est mentionné par aucun de ses amis ou admirateurs roumains qui ont évoqué les relations du byzantiniste avec la Roumanie. Diehl lui-même ne fait pas allusion dans ses textes publiés à ce voyage de jeunesse en Roumanie. Il a certainement voyagé dans ce pays peu avant la Grande Guerre comme le rappelait l'historien Gheorghe Bratianu dans l'article qu'il consacra en 1945 à la mémoire de son maître français: « Ses voyages... l'avaient déjà conduit en Roumanie avant la guerre de 1914 ; il avait passé par Bucarest et se plaisait à rappeler sa visite au palais de Cotroceni, qui était alors la résidence des princes héritiers, Ferdinand et Marie, les futurs souverains de l'unité roumaine »¹⁵. En 1919, le savant français revient dans la capitale roumaine avec une délégation d'universitaires français dans une des premières démarches de cette politique culturelle active que la France mènera en Roumanie et ailleurs en Europe de l'Est pendant l'entre-deux-guerres et qui devait aboutir, entre autre, à la création de l'Institut français de Bucarest. Il fut de retour, en 1924, à l'occasion du premier Congrès international des études byzantines, organisé à l'initiative de Nicolae Iorga et il publia une relation de cet événement dans la *Revue des Deux Mondes*¹⁶. En avril 1929, Charles Diehl se trouvait de nouveau à Bucarest où il présentait une suite de cinq conférences sous le titre *La Société Byzantine à l'époque des Commènes*¹⁷. Son dernier voyage en Roumanie semble être celui d'août 1931 alors que son ami, Nicolae Iorga, occupait le fauteuil de premier ministre¹⁸.

Nous ne connaissons pas les circonstances générales du premier voyage roumain de Charles Diehl du 18 au 20 septembre 1884. Il est alors, depuis 1883, membre de l'École française d'Athènes. Ce voyage en Roumanie apparaît comme une boucle dans un itinéraire qui nous échappe pour la plupart car Diehl s'y rend en partant de Budapest pour retourner en Transylvanie trois jours à peine après avoir mis le pied à Turnu Severin. Les pages suivantes du carnet nous permettent de retrouver le jeune savant à Constantinople à partir du 30 septembre 1884, jour de son arrivée dans la capitale ottomane.

Les notes inédites de Charles Diehl sur son court voyage en Roumanie en septembre 1884 résument cette expérience dans un style télégraphique, rythmé et extrêmement condensé. Griffonnées jusqu'à devenir souvent illisibles, ces notes

¹³ Charles Diehl, *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, Librairie Armand Colin, Paris, 1901.

¹⁴ Bibliothèque de l'INHA, Fond Charles Diehl, Archives 060, 01, 01 – carnets de voyages.

¹⁵ G.I. Bratianu – « Charles Diehl et la Roumanie » in *Revue historique du sud-est européen*, XXII, 1945, p. 25–26.

¹⁶ G.I. Bratianu, *Ibid.*, p. 27. Charles Diehl – « Impressions de Roumanie », *Revue des Deux Mondes*, XCIV, 1924, p. 832–846.

¹⁷ Charles Diehl, *La société byzantine à l'époque des Commènes. Conférences faites à Bucarest*, Librairie J. Gamber, Paris, 1929.

¹⁸ N. Iorga, *Corespondență*, tome 2, Editura Minerva, Bucarest, 1986, p. 88–89. Je remercie le professeur Andrei Pippidi pour m'avoir attiré l'attention sur cette source.

sont de manière évidente des points d'appui de la mémoire pour ce qui aurait pu être un récit de voyage plus ample mais qui n'a jamais été écrit. Deux ou trois mots suffisent parfois pour fixer une impression, un souvenir, un détail. Il apparaît clairement que l'objectif du jeune Diehl est d'étudier l'église épiscopale de Curtea de Argeș, monument emblématique de l'architecture religieuse valaque datant du début du XVI^e siècle et qui était en train de subir, aux frais du gouvernement roumain, une restauration érigée en geste politique mais qui sera très critiquée du point de vue historique et architectural¹⁹. Le nom de l'architecte français André Lecomte du Noüy qui dirigea les travaux de restauration n'apparaît pas dans le carnet de Charles Diehl qui se contente de mentionner un «ingénieur français retapeur» comme responsable de cette «grande mystification». Dans son article de 1924, Diehl sera presque aussi avare de précisions, en notant, après une nouvelle visite de l'église épiscopale, que «Lecomte du Noüy a fait subir à Curtea de Argeș une restauration assez indiscreète où il s'est un peu trop souvenu qu'il était l'élève de Viollet-le-Duc». L'église, ajoute-t-il, «ne saurait prétendre à nous rendre l'aspect ancien de l'édifice»²⁰. Aucune mention, cependant, dans cet article tardif, de sa première rencontre avec le monument, quarante ans plus tôt.

Les notes rapides de Charles Diehl en septembre 1884 trahissent bien ses dons d'observateur et son attention remarquable aux détails, qu'il s'agisse des décorations de l'église de Curtea de Argeș ou des ornements du costume paysan d'Olténie qui semblent l'avoir séduit. Le pays lui est complètement étranger, il traverse rapidement sa partie occidentale et ses impressions sont mélangées. En route vers la Transylvanie, en longeant le cours de l'Olt, il passe à côté du monastère de Cozia, construit à la fin du XIV^e siècle, sans s'y arrêter apparemment – ce qui aurait pu racheter la mauvaise impression que lui avait faite l'église restaurée par son compatriote à Curtea de Argeș. Le fait que le vieux monastère servait en cette année 1884 de prison – détail que note Charles Diehl – explique pourquoi le voyageur ne s'y est pas attardé. L'admiration pour les paysages et pour l'aspect «pittoresque» de l'habillement paysan s'accompagne d'observations fugaces sur la pauvreté et le caractère «primitif» du pays, sur la malhonnêteté de certains Roumains, voire sur les marques de frivolité de quelques représentantes de la gent féminine.

Bien que sommaires, les notes écrites en Roumanie éclairent de manière inattendue et intéressante la figure d'un jeune savant qui est encore attaché à cette époque aux études classiques – comme en témoignent ses publications – mais qui va bientôt s'affirmer sur le terrain des études byzantines en achevant, quatre ans après son voyage roumain de 1884, sa thèse – devenu un ouvrage classique – sur l'administration byzantine dans l'Exarchat de Ravenne.

¹⁹ Carmen Popescu, *Le style national roumain. Construire une nation à travers l'architecture 1881–1945*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 112–113 ; Florin Turcanu, « Monarchie et action culturelle en Roumanie au temps de Charles Ier de Hohenzollern », in Tassos Anastassiadis et Nathalie Clayer, *Society, Politics and State Formation in Southeastern Europe during the 19th Century*, Alpha Bank Historical Archives, Athens, 2011, p. 314–318.

²⁰ Charles Diehl, « Impressions de Roumanie », *Revue des Deux Mondes*, *op. cit.*, p. 841.

*

I. LETTRE D'OREST TAFRALI A CHARLES DIEHL, DATEE DU 30 SEPTEMBRE 1910²¹

Mon très respecté et cher maître,

Je suis depuis une dizaine de jours à Salonique. Pour obtenir l'autorisation dont j'avais besoin il a fallu pas moins de quatre interventions de la part du consul de Roumanie auprès le gouverneur qui, du reste, nous avait fait un très bon accueil. Mais la machine administrative turque est d'une lenteur qui pourrait provoquer l'admiration des tortues.

Aujourd'hui j'ai, enfin, mon techkéré et je puis travailler en toute sécurité. Cependant, même avant, je n'ai pas perdu mon temps. Sans souci des dangers auxquels je m'exposais je me suis livré à l'étude des murailles. J'en ai pris plus de quarante vues et étudié morceau par morceau les diverses parties. Ainsi ai-je pu déterminer le mur du IV^e-V^e siècle, les restaurations postérieures et les constructions du XIV^e sous les Paléologues. En outre, j'ai découvert les traces de l'ancienne enceinte : des grosses pierres en marbre et en tuf. Dans un endroit même, le mur écroulé a laissé libre un noyau de l'ancien qu'il entourait de tous les côtés. Ces traces anciennes je les ai notées avec soin sur mon plan où sont également rapportées toutes les mesures de l'ancien mur byzantin (Il y en a deux sortes: mur et arcades vers l'ouest et nord-ouest et mur à assises de briques et de moellons ainsi que les restaurations postérieures.

J'ai étudié, en outre, avec grand soin les marques des briques et pu constater que les deux murs, à arcades et à assises, sont à peu près contemporains, car les marques sont identiques. La seule différence, c'est que sur l'un d'entre eux l'on trouve d'autres marques aussi, que je n'ai pas pu trouver sur l'autre, car un contrôle très poussé ne pouvait pas se faire.

J'ai fait également une constatation d'une grande portée.


Vous m'avez recommandé d'étudier et de prendre des estampages des marques des briques d'Eski-Djuma (sic !). Je n'ai pas manqué de le faire, et à ma grande joie, j'ai pu constater qu'elles sont identiques à celles que j'ai trouvées sur les briques des murailles.

Mais j'ai voulu contrôler de près ma découverte. Peut-être, me suis-je dit, des briques du mur écroulé des remparts n'appartiennent pas à l'enceinte; peut-être aussi les briques d'Eski-Djuma sont apportées là d'ailleurs en vue de la restauration, et en ce cas il n'y a pas possibilité de tirer aucune conclusion.

Je suis donc allé de nouveau sur les remparts et au risque de recevoir un éboulement sur ma tête j'ai pénétré dans les trous des portes écroulées. J'ai pu ainsi

²¹ En reproduisant le texte de cette lettre nous avons conservé l'orthographe et la ponctuation de son auteur.

trouver des briques, encore en place, qui portaient les marques lues sur celles des décombres. Le même contrôle fut fait à Eski-Djuma. J'ai grimpé partout, j'ai nettoyé les briques en place et fini par constater que toutes ou presque toutes avaient les mêmes marques que celles de l'enceinte byzantine. Il n'y a donc pas de doute: les deux constructions sont contemporaines.

La marque qui revient le plus souvent est celle-ci: +  + J'en apporterai à Paris des estampages et mêmes deux briques.

J'ai visité en outre, jusqu'à présent, deux fois Saint Démétrius et étudié avec soin les points sur lesquels vous avez attiré mon attention. Voilà ce que je puis vous répondre à ce sujet :

I. Dans l'histoire du gosse (photogr[aphie] 48) le personnage assis à gauche devant une construction, c'est une femme avec nimbe: c'est la Vierge, car elle est assise sur un coussin de couleur rouge et brodé qui à son tour est étendu sur un escabeau qui repose sur une estrade dorée. La Vierge est habillée d'un manteau jaunâtre et d'une robe rouge. Vers les épaules et les poignets apparait le vêtement de dessous: la tunique en bleu avec fleurs.

La construction derrière la Vierge se termine en un fleuron. En arrière plan on voit, sur un champ vert, un portique, en haut duquel la couleur bleu des mosaïques fait penser que l'artiste a voulu représenter le ciel. Le portique est de couleur dorée.

La figure à dr[oite] devant un sarcophage (ce n'est pas un sarcophage, je crois, mais une construction à fronton triangulaire, dont le toit est couvert de briques en forme d'écailles de poisson) est certainement une sainte car elle a le nimbe. Elle porte un manteau violacé, qui lui couvre aussi la tête à la manière des icônes représentant les saintes, et a des bottines rouges.

II. Le médaillon à droite est certainement inséré postérieurement; car, d'une part, il empiète sur l'édicule d'à droite (sic!), et, d'autre part, il fait partie d'un champ bleu foncé, qui forme une tache presque irrégulière sur l'autre champ ancien, vert. Cette tache va jusqu'à la première colonne de l'édifice d'à côté, colonne qui touche presque l'aile de l'ange de la scène suivante. La même couleur, bleu foncé, remplit également le champ du médaillon.

III. Les personnages de la première scène, histoire du gosse, ont les bottines rouges.

IV. L'inscription, qui manque sur la photogr[aphie] 55, j'essaierai la photographier, et la transcrire. Mais cela sera très difficile, parce qu'elle [est] très effacée.

V. Les deux médaillons qui suivent, et sur lesquels vous voudriez avoir des renseignements précis, voici ce que je puis vous dire: je crois que le premier, le plus petit, soit ancien (sic!); l'autre, le plus grand, est inséré postérieurement, avec toute la scène suivante.

VI. Dans la mosaïque du collatérale de droite, la figure à droite est certainement une femme. Cela se voit d'après la figure fine, aux traits féminins

biens marqués, et ses habits très larges. Elle porte un manteau blanc, qu'elle soulève, par-dessous, de sa main. La robe qu'elle porte par-dessous est également blanche. Elle a des bottines rouges. L'enfant qu'elle présente au saint est habillé d'une chlamyde jaunâtre, qui lui descend jusqu'aux genoux. Pieds et jambes sont couverts d'un vêtement collant noir. Derrière ces deux figures l'on voit un joli paysage, etc.

Voilà, cher maître, ce que j'ai pu vérifier pour vous. Si vous avez certains doutes, où autres points à contrôler, je vous prie de me le faire savoir. Je serais à Salonique jusque vers le 17–18 octobre.

En ce moment je dresse le plan archéologique de la ville, et tous les matins je visite les églises, où je prends beaucoup de photographie et de notes, que je tiens à votre disposition.

C'est une rude besogne que celle que je fais, car désirant terminer en un mois, puisqu'il le faut, je dois travailler presque sans interruption, depuis six heures du matin à minuit passé. Pourtant je suis bien content. J'espère que mon second travail sera plus complet ainsi. Une seule chose je regrette: ce (sic!) que les moyens ne me permettent pas de rester un peu plus à Salonique. Les pourboires des hogéa et des garçons qui me rendent des petits services auront vite fait à épuiser ma petite bourse déjà bien maigre à mon arrivée à Salonique. Je vois qu'il faut faire des économies sur tout et partout et, d'autre part, la nécessité exige des dépenses sans fin. Mais somme toute, je suis bien, bien heureux d'avoir fait ce voyage grâce à votre intervention et bienveillance.

Ecrivez-moi, je vous prie, un mot, cela me fera grand plaisir dans la solitude où je me trouve.

Votre reconnaissant et dévoué élève

O. Tafrali

Hôtel d'Amérique

Salonique, le 30 sept[embre] 1910

II. NOTES DE VOYAGE DE CHARLES DIEHL EN ROUMANIE (SEPTEMBRE 1884)²²

Hongrie. Petite Valachie (sept. 1884)

17. Soir. Départ de Pesth. Szegedin. Temesvar

18 matin. Bazias. Au réveil vue sur la puzta. Très originale avec le Danube à l'horizon. Une impression de solitude.

Navigation sur le Danube. Le château de Golubatz et le passe (les 1. rapides), pays très boisé. [Ind.] désert. A Drencova transbordement. Le petit bateau du Danube. Mélange de races. Serbes, Albanais, Turcs (un harem à bord). [Ind.] sur la figure avec trous pour les yeux. Les petits turcs. Le petit [ind.] .Costumes de femmes serbes (casabaïka de fourrures). Costumes et types à Drencova.

²² En reproduisant le contenu de ces notes de voyage nous avons indiqué entre crochets les passages ou les mots que nous n'avons pas pu déchiffrer.

Nouveau passage. Rapides. Le promontoire de [ind.] puis le fleuve forme [ind.] On se rapproche de l'entrée du Kazan. Le défilé du Kazan. Montagnes boisées et rochers. Paysage admirable. La route romaine et la table Trajane. Orsova. Jeunes filles charmantes. Neu Orsova, un coin d'Orient, femmes turques, etc. Les portes de fer inférieures [ind.]. Turnu Severin. Roumains voleurs. Départ pour Pitesci.

19. Pitesci. Grand village. Embarras [ind.] ignorant le roumain. Moment de découragement. Marinesco. Tout s'arrange. Départ pour Curtea d'Argesu (4 h de Pitesci). Une grande mystification. Eglise byzantine du 16^e restaurée par gouvernement roumain. L'ingénieur français retapeur. Effet lourd des clochetons en spirale et de la coupole. Jolie vue sur l'abside et la [ind.] coupole. Les arabesques turques au dehors. [Ind.] Dentelures turques. Coupoles à tambours. [Ind.] Narthex [ind.] séparé sauf indiqué [ind.] voute transversale. 1 coupole s. 8 colonnes portant arcs doubleaux. Peinture bizarre des colonnes. [Ind.]. Autre coupole s. 4 lunettes. Abside. [Ind.] Le baptistère ajouté et ottoman. Peintures. Impression byzan. Mélange de styles. Destruction du plan byzantin.

De là à Rimmiku Vâlcea (4h1/2-5h). Jolie [ind.] de vallées. Arrivée à Rimmik. Jeunes filles faciles.

20. La foire des environs à Rimmik. Dure 3 semaines. Beaucoup de monde. Costumes très pittoresques. Hommes pantalon blanc (souvent turcs (?)), tunique [ind.] rouge. Portent bonnet en fourrure mout. ou large chapeau. Femmes chemises longues [ind.] aux épaules [ind.]. Souvent laine noir et argents très brillants. Ceinture rouge. Jupon couvrant [ind.] côtes forme [ind.] pièce [ind.] d'étoffe laissant devant ouvert. Tablier. Sur tête étoffe ou dentelle tombant derrière. Pardessus [ind.] en tissu blanc brodé. [ind.] (Les hommes la portent aussi agrafée sur au [ind.]) s'agrafant devant. Très pittoresques.

Femmes laides : seins très bas retombant vite (?). Beaucoup de monde sur la route. T[out] le monde à cheval. Femmes avec bottes ou larges bas en laine [ind.]. Cavalcades très jolies. Le pénitencier de KoZIA. Discipline militaire. Les soldats, baïonnette au canon nous entourent (?). Tous les détenus bonnet à la main. 300 ou 400 font petits objets qu'ils vendent. Autre pénitencier les emploie aux salines.

L'entrée dans la montagne. Le défilé de KoZIA très beau. Relai du midi plein de voitures et chevaux, d'hommes et de femmes. Bohémiens nomades. Tous les gens nullement [ind.] : ne se préoccupent nullement de l'étranger. Le relai [ind.] auberge de campagne extrêmement pittoresque.

Pays très pauvre, maisons en terre ou bois [ind.] très sauvage. Tout le monde salue jusqu'à terre enfants [ind.] d'étrangers. Femmes faciles (baiser envoyés et rendus à Caineni).

La vallée de l'Aluta. Caineni. Le passage à [ind.]. Douane roumaine. Douane autrichienne (passeport nécessaire) puis Boitza. Interdiction de fumer dans la rue. C'est là qu'est l'ancien fort avec la Tour Rouge. Population [ind.] Roumains [ind.] Saxons. Maisons meilleures, costume différent.

21. [*Ind.*]. Montagne [*ind.*] Transylvanie [*ind.*] fait plus grand effet. Villages à maisons allemandes : la veille à Boitza nous logeons chez braves gens qui ne nous volent point. [*Ind.*] alsaciennes.

Hermannstadt, petite ville de province allemande.

- | | |
|------------------------------|--------|
| 1. Pitesci – Curtea d’Argesh | 4 h |
| Curtea – Rimnik | 4 h1/2 |
| 2. Rimnik – Kozia | 3 h |
| Kozia – relai | 1 h |
| Relai – Caineni | 3 h |
| Caineni – frontière | 1 h |
| Frontière – Boitza | 1 h |
| 3. Boitza – Hermanstadt | 2 h |

Voiture 200 fr

Il vaudrait mieux faire le tour en parlant d’Hermannstadt, effet plus beau.

De la petite Valachie – beaucoup de Bohémiens nomades, campements. Pays très primitif.

L’église byzantine de Kozia avec couvent transformé en pénitencier. Les moines (?) le long des routes. Souvent petites constructions... .

